

LES FRANÇAIS EN PORTUGAL

Un préjugé assez répandu veut que les Français, à toutes les époques de leur histoire, aient systématiquement ignoré les littératures étrangères.



G. LE GENTIL

Que de cette indifférence il existe quelques exemples au XVIII^e siècle, quand des princes belges, des abbés italiens et jusqu'à des rois de Prusse écrivaient dans notre langue, nous n'en disconvierons pas. C'est l'époque, néanmoins, où Voltaire découvrait Shakespeare. Auparavant nos lyriques du XVI^e siècle s'inspiraient de Pétrarque, nos dramaturges du XVII^e s'approvisionnaient chez les Espagnols. Et le temps allait

venir où, sur les pas de M^{me} de Staël, nos romantiques devaient s'éprendre de l'Allemagne et, sur la foi de Schlegel, s'enticher de Calderon. Il n'y aurait, en conséquence, aucun paradoxe à soutenir que nos grands siècles littéraires ont été, par définition, cosmopolites, car le tempérament national — et il en serait de même, je crois, dans toutes les littératures — n'a vraiment pris conscience de lui même que lorsqu'il se voyait obligé, après un effort loyal d'imitation, de réagir contre des

façons étrangères de sentir et de penser. Est-ce à dire que, dans cet échange incessant, le Portugal ait eu chez nous la part qui, de plein droit, lui revenait ? On ne saurait, en bonne justice, le prétendre. Mais de là jusqu'à déclarer que vos grands classiques du xvi^e ou du xix^e siècle sont restés pour nous lettre morte, il y a loin. Vous comptiez en France autant et plus d'admirateurs qu'en tout autre pays. Qu'ils aient atteint ou non la célébrité, voilà ce qui, malheureusement, n'était pas en notre pouvoir. On souhaiterait, il faut le reconnaître, que Camões et Garrett aient trouvé dans les lettres françaises de plus dignes interprètes. Mais nous avons, cela est incontestable, nos informateurs. Beaucoup, partis avec des préventions, se sont instruits et formés sur place. Quelque uns, acclimatés à Lisbonne, ont perdu jusqu'à la pensée de revenir. C'est de ces intermédiaires utiles, dont la plupart sont restés inconnus mais dont certains nous apparaissent comme respectables, que je voudrais vous entretenir aujourd'hui.

Et point n'est besoin de remonter jusqu'au déluge. Il serait facile, à vrai dire, de prouver qu'on rencontrait des Bourguignons chez vous dès l'aube de la monarchie et même avant la transformation du comté de Portugal en royaume. On leur avait réservé, à Guimarães, tout un quartier⁽¹⁾. Ils avaient fondé maint établissement dans le Ribatejo. Les moines, là comme ailleurs, étaient les auxiliaires inséparables des chevaliers. Ceux de Rocamadour avaient obtenu la ville de Sousa au temps de Sanche 1^{er}. On nous dit qu'ils relevaient de l'évêché de Coïmbre et que leurs privilèges furent confirmés sous Alphonse III et Sanche II. Ils entretenaient dans plusieurs villes, notamment à Santarem, des hôpitaux⁽²⁾. Nous sommes tentés, arbitrairement peut être, d'établir un rapport entre leur activité et la venue en Portugal d'Ayméric

(1) *Quadro elementar*, t. I, XLI.

(2) *Monarquia Lusitana*, Antonio Brandão, V^e partie, ch. XL, p. 272.

d'Hébrard, fils du seigneur de Saint-Sulpice, en Quercy. Rien ne prouve qu'il ait, comme on le prétend, initié D. Denis à la poésie. L'influence des troubadours, déjà repandus dans la Péninsule, y aurait suffi. Ajoutons que le précepteur du roi, qui revint mourir en France après avoir occupé le siège épiscopal de Coïmbre, ne nous apparaît, dans l'histoire portugaise, que sous les traits d'un ecclésiastique. D'autres le suivirent et d'autres l'avaient précédé, comme ce Maurice Burdin, appelé de Limoges au début du ^{xii}^e siècle, qui devint archevêque de Braga, puis antipape⁽¹⁾. Nos compatriotes — les exemples tirés de l'histoire d'Espagne en fourniraient la preuve concluante, — furent nombreux dans les ordres de Cluny, de Cîteaux, du Temple, de l'Hôpital. Et quand nous aurons cité le sculpteur inconnu des tombeaux d'Alcobaça, précurseur de Nicolas Chantereine et de Nicolas de Rouen, nous aurons déterminé sous son triple aspect militaire, ecclésiastique, artistique, l'importance de la contribution française au moyen âge.

Il ne semble pas que nos marins ou nos soldats, à l'exception des Bourguignons et des Flamands qui relevaient d'un autre pouvoir, aient été associés, ni pendant le ^{xv}^e siècle ni pendant le ^{xvi}^e, à l'entreprise des grands découvertes. Vous aviez quelques raisons de tenir les Dieppois à distance. Et François 1^{er} ne vous pardonnait pas facilement de l'avoir, suivant une formule pittoresque, «exclu du partage d'Adam». Aussi les diplomates que ses successeurs envoyaient pour trouver, à une querelle sans cesse renouvelée, des solutions toujours pacifiques, ne chômaient-ils pas. L'un d'entre eux, Nicot, pour des raisons quelque peu étrangères à son mérite, est passé à la postérité. On veut qu'il soit l'introducteur du tabac. Cette gloire, à vrai dire, lui a été disputée par Thevet, missionnaire qui, rentré du Brésil en 1556, se vante

(1) F. Denis, *Portugal*, Paris, 1846, p. 3, 23.

d'avoir fait connaître le «petun» à la cour⁽¹⁾. Nous savons pourtant, d'après le témoignage d'un contemporain, Neander, que Nicot fut initié aux vertus de «l'herbe étrange» par un gentilhomme flamand que certains érudits, parce qu'il avait la garde des papiers royaux, essaient d'identifier avec Damião de Góis. Étant donné que le tabac, d'autre part, fut d'abord appelé *nicotiane*, ou *médicée* et *catherinaire*, du nom de la reine de France, Catherine de Médicis, il faut bien convenir que son introduction présente plus d'un rapport avec l'ambassade de 1559. N'exagerons pas toutefois l'importance d'une question accessoire. La mission de Nicot, en réalité, offre un double intérêt, politique et littéraire. Sa correspondance nous apprend que les Français, malgré de sévères prohibitions, allaient vendre leur blé à Lisbonne et qu'ils y sollicitèrent vainement, en cela moins favorisés que les Hollandais, le droit de s'y fournir d'épices. D'où chez notre agent, le souci, de plus en plus pressant, de se documenter sur ces denrées précieuses. La composition même de sa bibliothèque, aujourd'hui conservée à Copenhague, nous renseigne sur ce qu'on pouvait savoir en France, vers le milieu du xvi^e siècle, du Portugal et de son expansion maritime, car on y voit figurer, à côté d'un traité sur la navigation du pilote André Pires et de routiers des Indes Occidentales, de la Chine et de la côte d'Afrique, un manuscrit où Nicot, de sa propre main, enregistrait, à la date de 1559, les progrès de la navigation et de la conquête. Que cette curiosité lui ait été suggérée par des mobiles intéressés d'ordre patriotique, elle n'en témoigne pas moins chez ce diplomate qui avait commencé par être, chez le garde de sceaux, préposé à la conservation des archives, d'une réelle ouverture d'esprit et d'un effort méthodique d'investigation. C'est du reste autour de son ambassade que

(1) *Du tabac au Paraguay*, par M. Demersay, avec une lettre sur l'introduction du tabac en France par M. Ferdinand Denis, Paris, 1851.

semblent, pour cette époque, graviter les témoignages français⁽¹⁾.

Un professeur, Nicolas de Grouchy, l'avait précédé. Nous ne retracerons pas la carrière de cet ancien collaborateur d'André de Gouveia au collège Sainte-Barbe et au collège de Guyenne. Nous ne rappellerons pas quelles mésaventures attendaient les compagnons qu'il avait amenés de Bordeaux à Coïmbre et quels incidents justifiaient la confiscation du Collège des Arts par les Jésuites. Constatons seulement, à la décharge de l'inquisition portugaise, que ses soupçons, pour une fois, tombaient juste. Car Buchanan, incontestablement, sentait le fagot. Il s'était moqué des Cordeliers en Écosse. Il avait renouvelé sa dangereuse plaisanterie à Bordeaux. Il affirmait en toute occasion son mépris pour la scolastique. Nous admettrons facilement qu'on l'ait surpris, à Coïmbre, en train de manger de la viande en carême et qu'il y ait tenu des propos hétérodoxes. Vouloir, d'autre part, se porter garant de l'orthodoxie de Grouchy serait commettre la même imprudence. Les protestants ne le réclameraient pas s'il ne leur avait, dès cette époque, donné des gages. Les violentes polémiques que souleva sa traduction latine d'Aristote — la répercussion s'en fit sentir jusqu'en Portugal — n'intéressent que les spécialistes. Mais nous le féliciterons d'avoir, le premier, soupçonné l'importance et découvert l'attrait de la littérature portugaise. La pensée l'écrire l'histoire des grandes découvertes avait pris naissance dans un milieu d'humanistes. Gois, vraisemblablement guidé par Erasme, avait donné l'exemple. Un ancien professeur du collège de Guyenne, Jacques de Teive, publia en 1548, à Coïmbre, un opuscule en latin sur le siège de Diu. Guérente et Grouchy, tous deux de famille militaire, ne pouvaient se désintéresser des exploits

(1) Edmond Falgairolle, *Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal*, Paris, 1897.

des Portugais en Orient. Grouchy s'était lié avec Castanheda, gardien des archives et bedeau de l'Université. Leur amitié, où il entraît plus qu'une estime d'ordre littéraire, survécut à la séparation. L'historien fit parvenir son grand ouvrage à l'humaniste en Normandie. Pierre Delamarre, vicomte du duché de Longueville, en demanda bientôt la traduction. Grouchy ne s'y prêta qu'avec répugnance. Le français était une langue qu'un latiniste pouvait se réserver le droit d'écrire maladroitement. La traduction n'en parut pas moins en 1553. On a quelque raison de croire qu'elle attira l'attention, puisque Grouchy, enhardi par le succès, entreprit celle de la *Castro* de Ferreira, dont le manuscrit, malheureusement, a disparu. Mais l'impulsion était donnée. Simon Goulard, en 1587, allait traduire Osorio. Les Anglais, il est vrai, nous avaient devancés puisqu'ils connaissaient Damião de Góis dès 1533. Mais nous devions, une fois de plus, servir d'intermédiaires. La traduction allemande de Castanheda, en 1565, fut faite sur la traduction française ⁽¹⁾.

On peut se demander si les Français qui comprenaient si bien l'importance des oeuvres historiques publiées en latin et en portugais, ont rapporté des moeurs et de la vie de Lisbonne une impression directe. L'anecdote rapportée par Brantôme, le chroniqueur des *Dames galantes*, nous permet de l'affirmer. L'infante D. Maria, célébrée par tant de poètes, y apparaît sous le jour plus favorable. Nicot lui même n'avait pu résister à son charme: «L'infante D. Maria était avec le roi quand je lui ai baisé les mains qui est une belle princesse et si richement était parée qu'il semblait qu'il ne fut demourré pierrè ni perle en Orient ⁽²⁾». Mais si l'ambassadeur nous fournit maint détail sur le passage à Lisbonne, en 1560,

(1) Vicomte de Grouchy, *Étude sur Nicolas de Grouchy*, Paris, Caen, 1878.

(2) Falgairolle, *Jean Nicot, Lettres*, p. 2.

du Grand Prieur de France, frère de Henri de Guise, il ne nous dit pas que l'amiral ait inspiré un sentiment tendre à la princesse. Le joli roman d'amour conté par Brantôme ne s'écarte pas, toutefois, de la vraisemblance. Nous savions que l'infante D. Maria correspondait avec sa mère, devenue l'épouse de François 1^{er}, et qu'elle écrivit à Henri II pour lui réclamer une partie de son héritage, notamment les seigneuries de Languedoc⁽¹⁾. Cette France lointaine, dans son imagination romanesque de jeune fille déjà éprouvée par les déceptions, pouvait être parée de grâces mystérieuses. Quant au témoin lui-même, le respect avec lequel il fait, en faveur de cette renommée intacte, une exception à son habituelle malignité, suffirait pour nous inspirer confiance. Nous savons d'ailleurs que Brantôme avait pris part à l'expédition organisée par Philippe II contre le Peñon de Velez, qu'il revint à Lisbonne sur un navire portugais, reçut de Dom Sébastien l'habit du Christ et put ainsi recueillir, quatre ans seulement après le passage du Grand Prieur, une information de bon aloi :

«Elle lui fit tout plein de beaux présents, entre autres lui bailla une chaîne pour pendre sa croix (de Malte) toute de diamants et rubis et perles grosses, proprement et richement elabourée, et pouvait valoir de 4 à 500 écus et lui faisait trois tours. Je crois qu'elle pouvait bien valoir cela, car il l'engageait toujours pour 300 écus, ainsi qu'il fit une fois à Londres lorsque nous tournâmes d'Ecosse, mais aussitôt étant en France, il l'envoya désengager ; car il l'aimait pour l'amour de la dame, de laquelle il était encaprisé et fort pris et crois qu'elle ne l'aimait pas moins».

Il avait, dit-on, la ferme intention de l'épouser. Il n'aurait pas été éconduit, ajoute le narrateur : «Sans ces maudits troubles (les guerres de religion), il y allait et en fût sorti, à

(1) *Quadro elementar*, t. III, p. 362.

mon avis, à son honneur et contentement. La dite princesse l'aimait fort et m'en parla en bonne part, et le regrettait fort, m'interrogeant de sa mort, et comme éprise, ainsi qu'il est aisé en telles choses, à un homme un peu clairvoyant, de connaître⁽¹⁾». Le sujet, à supposer même que l'imagination fertile de Brantôme ajoute ici à la réalité, n'en est pas moins gracieux et touchant: il aurait séduit Garrett.

Entre la France du xvi^e siècle et les choses de Portugal, on signalerait plus d'un rapport littéraire. Le fils de Montluc, redoutable persécuteur de huguenots, trouve la mort dans une expédition dirigée contre Madère. Le chef de la Pléiade se passionne pour la tentative de Villegagnon. Il célèbre la France antarctique en vers qui évoquent l'âge d'or. C'est chez lui qu'on rencontre, pour la première fois, cette glorification du communisme des sauvages qui devait, après avoir enchanté Montaigne, inspirer le paradoxe de Rousseau:

Vivez heureuse gent, sans peine et sans souci,
Vivez joyeusement, je voudrais vivre ainsi⁽²⁾.

Mais il faut aller jusqu'au voyage de Voiture en 1633 pour surprendre de nouveau, en présence de la nature portugaise, les impressions authentiques d'un écrivain. Le trop patient serviteur de la Marquise de Rambouillet n'est pas celui que nous aurions, de prime abord, délégué pour une enquête sur les Indes Orientales. Son admiration devait être émoussée, puisqu'il venait de traverser l'Andalousie. On le savait d'ailleurs plus soucieux de plaire à mademoiselle Paulet, qu'il compare, pour sa chevelure fauve, aux lions du Maroc, que de s'extasier devant les colonnes d'Hercule. Il faut convenir néanmoins — vous en jugerez — que ce maître

(1) Ludovic Lalaune, *Brantôme, sa vie et ses écrits*, Paris, 1896 — *Brantôme, Œuvres*, t. IX, 721, X. 123, IX, 607, 608.

(2) Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI^e siècle*, Paris, 1911, p. 117.

en frivolité avait du sérieux dans l'intelligence : «Lisbonne est à mon gré une des plus belles villes du monde et qui mérite autant d'être vue. Ce sont trois montagnes couvertes de maisons et de jardins qui se mirent toutes dans une rivière large de trois lieues : et la ville qui se voit sous le Tage ne paraît pas moins belle que celle qui est sur le bord». Voilà, chez l'homme qu'on se complait à considérer comme un insupportable tireur de quintessence, la plus jolie notation de couleur de tout le xvii^e siècle. Comme les burlesques, d'autre part, sont proches parents des précieux, on s'étonnera moins de rencontrer, dans les impressions de voyage de Voiture, une touche digne de Scarron : «L'on m'a dit aujourd'hui que nous partions dans cinq jours. De sorte qu'il me faut acheter un lit, des matelas, des couvertures, un petit troupeau de moutons, vingt bêtes à corne, cinquante poules et quelques chats de volière». Ce qui nous enchante, c'est de le voir subir, comme un simple pilote dieppois, le charme des horizons lointains. Les lauriers de Villegagnon et de La Ravardière empêchent de dormir ce faiseur de madrigaux : «On ne connaît point ici d'autre France que l'antarctique. La plupart de ceux que j'y vois sont des hommes de l'autre monde, et on y sait plus souvent des nouvelles du Cap Vert et du Brésil que de Paris et des Flandres». Ajoutons qu'il avait lu Mendes Pinto, qu'il le cite. On comprendra mieux qu'il se découvre, dans un moment de sincérité, car ce petit homme avait de la bravoure, des ambitions de conquistador : «L'on a eu ici l'avis que l'île de Madère est sur le point de se révolter, et qu'elle veut se donner au premier qui la voudra défendre de la domination d'Espagne. Imaginez-vous, je vous supplie, le plaisir d'avoir un royaume de sucre, et si nous ne pourrions pas vivre là avec toute sorte de douceur» (1).

(1) Voiture, *Oeuvres*, Paris, 1956, p. 34, 162. Voir G. Lanson, *Revue d'histoire littéraire*, 1897, Études sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au xvii^e siècle.

Note vraiment prophétique! C'est la première annonce, dès 1633, de la révolution de 1640. Il ne nuit pas toujours d'avoir de l'esprit.

Dix ans plus tard, voici le poème héroï-comique d'un capitaine de la littérature. Les Espagnols nous avaient pris les îles de Saint-Honorat et de Sainte-Marguerite. Richelieu rassemble, dans la rade de l'île de Ré, une expédition commandée par le comte d'Harcourt. Saint-Amant, future victime de Boileau, en fait partie et renchérit, en son français castillanisé, sur les rodomontades de l'adversaire

Ce fanfaron de Ferrandine,
Qui pare son affreuse mine,
D'un grand et vilain chinfreneau,
Aura beau tordre ses bigottes,
Beau renasquer à hautes nottes
Et faire le diable insensé,
Je veux bien y perdre mes hottes
Si le hidalgue n'est rossé⁽¹⁾.

Pourquoi faut-il que la flotte, après avoir côtoyé toute la Galice, tout le Portugal sans rencontrer une barque de pêcheur, attende vainement, dans le détroit de Gibraltar, un ennemi qui se dérobe? Le poète, parti pour écrire une Iliade, en est réduit à mâcher, en guise de laurier, du tabac. Et nous perdons une belle occasion de voir Lisbonne de plus près.

Quand triomphe, à partir de 1660, l'école du bon sens et de la raison, les entreprises coloniales des Portugais continuent de hanter l'imagination de nos classiques. Boileau traite ses adversaires de Topinamboux. La Fontaine ne découvre d'amis sincères qu'au Monomotapa. Racine, en sa qualité d'historiographe, retrace la lutte que le Brésil vient de soutenir contre les Hollandais. Molière, si l'on en juge

⁽¹⁾ *Les oeuvres du Sieur de Saint-Amant*, seconde partie, Paris, 1643
p. 56, 58, 68, 78, 79.

par de frappantes ressemblances, a pu connaître le *Fidalgo aprendiz* de Francisco Manuel de Mello. Quoi qu'il en soit, car jusqu'ici la preuve directe manque, nous trouvons les Poquelin, marchands de Paris, en relations d'affaires avec Lisbonne⁽¹⁾.

Suivre nos diplomates à travers les négociations laborieuses qui tantôt les éloignaient, tantôt les rapprochaient de l'Espagne, nous conduirait à constater le perpétuel désaccord entre le gouvernement, qu'effrayait la perspective d'un nouveau conflit, et l'opinion, invariablement fidèle au Portugal émancipé. Qu'il nous soit permis, afin de sauver un trait d'héroïsme, de citer au moins le chevalier de Jant. Certes il avait ses raisons de faire l'éloge de la reine qu'il estimait, quoique étrangère, «l'une de plus parfaites, des plus éclairées et des plus accomplies de la terre». Il l'avait eue pour alliée dans son projet de marier Louis XIV avec l'infante Catherine. On peut même le supposer très favorable à la cause portugaise, puisque Mazarin le désavoua pour avoir voulu conclure, à son insu, un traité d'alliance, mais il faut lui savoir gré de nous avoir transmis cette belle réponse de Louise de Guzman, impassible sous la menace d'un abandon éventuel: «Que si un jour tout le poids de la guerre venait à tomber sur le Portugal, après avoir fait tout ce que des gens de bien sont obligés de faire pour leur conservation, que les Numantins, du temps des Romains, leur avaient enseigné l'exemple de s'enfermer dans Lisbonne afin de chercher dans l'embrassement de cette ville un glorieux monument en la mémoire des hommes»⁽²⁾.

Les Français, en réalité, avaient la ferme intention de ne jamais abandonner le Portugal. Nos soldats, officiers et

(1) Francisque-Michel, *Les Portugais en France*, p. 194.

(2) J. Tessier, *Relations de la France avec le Portugal au temps de Mazarin*, Caen, 1876, p. 13.

cavaliers recrutés pour l'armée de Schomberg, se comportèrent vaillamment à la bataille de Montes Claros. Vous me reprocheriez de ne pas saluer au passage le plus connu d'entre eux, Chamilly. On a longtemps admis, sur l'autorité de Luciano Cordeiro, que les *Lettres portugaises* étaient la confession de Mariana Alcoforado. Il semble qu'on soit tenté depuis quelques années, d'en revenir à la thèse de Rousseau, qui les suppose écrites par un homme. Nous croyons erronée toute argumentation qui tendrait, comme celle de Beauvois, à justifier le futur maréchal, alors capitaine, du double reproche d'impiété et d'indélicatesse. Les derniers représentants de la famille Chamilly — l'un deux enseigne aujourd'hui dans une université américaine — se sont habitués à regarder ces lettres comme authentiques. L'examen des différentes éditions nous révèle cependant que la tradition de Mariana Alcoforado, comme la légende de Catherine d'Ataïde, n'apparut que tardivement. À l'ingénieuse construction a priori de Luciano Cordeiro, qui n'offense pas la vraisemblance et qui séduit l'imagination, il manque, d'autre part, la confirmation d'une preuve palpable. Nous proposerons, sous la réserve d'une démonstration à entreprendre, une solution qui concilierait les deux points de vue. On ne peut s'empêcher de constater une analogie frappante entre certaines phrases de ces lettres et les thèmes des bucolistes. On retrouve en effet, chez les poètes du xvi^e siècle comme chez la religieuse du xvii^e, la même fidélité à toute épreuve que Montemayor définissait dans sa *Diane*, par cette curieuse formule: *honra do coração*, véritable application du sentiment chevaleresque à l'amour. Il est possible que la correspondante de Chamilly ait reproduit inconsciemment, par une sorte de conformité ethnique, le ton de Bernardim Ribeiro et de Falcão. Il est possible également que ces lettres renferment une part, difficile à apprécier, d'imitation voulue. On ne saurait croire, en tout cas, qu'un auteur étranger ait pu s'assimiler assez

complètement ce qui fait l'essence même du lyrisme portugais — et cela à une époque où le sentiment tenait fort peu de place dans la poésie française — pour arriver artificiellement, par une sorte de supercherie littéraire, à créer l'illusion. Seul d'Urfé, dans son *Astrée*, avait prêté à Céladon un héroïsme en amour qui, à travers la prose espagnole de Montemayor, paraît venir en droite ligne des modèles portugais. Supposer que Chamilly — Saint-Simon nous le représente comme lourd d'intelligence — ou que l'un de ses compagnons d'armes, ait pu faire preuve de la même pénétration psychologique, du même sens artistique, voilà ce que nous jugeons, au suprême degré, invraisemblable. Que l'auteur des lettres soit une femme éprise ou un écrivain de métier, il nous semble hors de doute qu'elles ont été pensées en portugais.

Avec le XVIII^e siècle naissant les Français allaient mettre au service du Portugal, qu'ils continuaient d'aimer, le concours de leur érudition. Il ne semble pas que cet aspect de nos relations intellectuelles ait suffisamment frappé la critique. Raison de plus pour revendiquer une priorité qu'aucune nation européenne, à cette date, ne serait en droit de nous disputer. Vertot, dont la renommée dépasse infiniment le mérite, avait ouvert la voie avec un ouvrage, universellement admiré au XVII^e siècle, sur la révolution de 1640. Lequien de la Neuville, moins connu et plus scrupuleux, se fit le continuateur des historiens de la *Monarquia lusitana*, le disciple de Bernardo de Brito et d'Antonio Brandão. C'est, nous dit son biographe, sur les conseils de Pellisson que cet ancien cadet aux gardes françaises avait entrepris, après un stage comme avocat, l'oeuvre estimable qui devait lui ouvrir, en 1706, les portes de l'Académie des Inscriptions. Un trait nous le rend sympathique. Il ne considérait pas son oeuvre comme définitive. Le désir de la compléter, de l'améliorer, le décida quelques années plus tard, en 1713, à suivre l'abbé de Mornet en Portugal. On sait qu'il y reçut, notamment du

comte d'Ericeira, le meilleur accueil et que le roi Jean V lui accorda, en même temps que l'habit du Christ, une pension de 1500 livres. L'examen de son histoire justifie la bonne opinion que nous pouvons concevoir de l'homme. Il n'échappe pas, certes, aux défauts du temps. Ne lui tenons pas rigueur d'avoir voulu, comme beaucoup de ses prédécesseurs portugais, remonter jusqu'à Tubal et d'avoir, comme trop de ses continuateurs, cru à l'existence des Côrtes de Lamego. Felicitons-le plutôt de s'être servi, pour le second volume, de tous les historiens qui ont écrit sur D. Manuel, et d'avoir puisé, pour le premier qui traite du moyen âge, aux sources espagnoles aussi bien qu'aux sources portugaises. Ajoutons que l'oeuvre, bien composée, écrite en bon style, accompagnée de belles gravures, se recommandait par sa présentation même aux yeux du public élégant. Des titres en manchette, où figurent toutes les références, pouvaient rassurer les spécialistes⁽¹⁾. Si le nom de ce travailleur patient et méthodique est rentré dans l'oubli, c'est parce qu'il semble avoir été victime d'un méchant bruit imputable à son continuateur La Clède. Quand ce dernier voulut, en 1735, supplanter l'ouvrage de Lequien de la Neuville, dont le plus grave défaut est de s'arrêter au xvi^e siècle, il fallait, précaution élémentaire, le discréditer. D'où l'accusation gratuite d'avoir été incomplet ou superficiel. Pure calomnie. La Clède, si sévère pour autrui, ne cite aucune source. Il paraît ignorer non seulement les chroniqueurs du xv^e siècle mais jusqu'à des compilateurs comme Nunes de Leão. Il a cependant réussi, en payant d'audace, à tromper le public français. Qu'il se soit imposé chez nous, le fait s'explique facilement, si l'on songe que Voltaire le patronnait et l'aidait de sa bourse⁽²⁾.

(1) Lequien de la Neuville, *Histoire de Portugal*, Paris, 1700.

(2) Voir l'article de la *Biographie universelle*.

On comprend moins aisément que son histoire ait été deux fois traduite en portugais. Le seul genre de supériorité que nous reconnaitrons à La Clède sur Lequien, c'est qu'il a conduit son ouvrage jusqu'à 1715. Mais ce succès rapide, où il entre une grande part de réclame et de confraternité littéraire, ne doit pas nous faire oublier l'essai loyal de son prédécesseur méconnu.

Il est une autre gloire de l'érudition que nous souhaiterions, car celle-là personne ne la conteste, de pouvoir revendiquer. Nous voudrions reconnaître dans le vocabulaire latin-portugais du P. Bluteau la marque de la science française. Mais sommes nous vraiment autorisés à le traiter en compatriote? Deux faits semblent s'y opposer. Le premier est qu'il est né en Angleterre et donne l'anglais comme sa langue maternelle. Le second est qu'il a fait, dans sa préface, une déclaration de bon patriote portugais. On doit se souvenir, néanmoins, qu'il avait passé de longues années en France, qu'il s'est inspiré, pour la méthode, de travaux parus chez nous, (le dictionnaire de l'Académie, le dictionnaire français-latin du P. Taschard, de la Compagnie de Jésus), et que sa première intention était de faire imprimer son oeuvre à Paris. Lui même nous raconte comment l'un de ses sermons, donné au directeur de l'imprimerie du Louvre, lui revint criblé de fautes. Car ni les typographes, ni les correcteurs ne savaient le portugais — le morgado de Mateus se heurtera aux mêmes difficultés mais se montrera plus persévérant. Bluteau redoutait encore, cette fois à juste titre, un autre danger. Les volumes imprimés n'auraient pu être transportés que par mer. Ils pouvaient disparaître dans un naufrage ou tomber entre les mains des corsaires. Nous avons ainsi laissé échapper l'occasion d'éditer une oeuvre considérable, représentant six ans de labeur, et qui est à l'origine de tous les grands travaux lexicographiques portugais. Il semble bien, autant qu'il est permis de lire entre les lignes, qu'on lui en

a gardé, en France, quelque rancune. De méchantes langues ont voulu établir un rapport entre le retour du théâtre à Lisbonne et la ligue qui devait, peu après, se former contre nous. Avouons que si Bluteau fut français de culture, il ne le fut pas de cœur. Sa vie de moine, qui l'avait entraîné successivement en Italie, en France et en Portugal, l'avait peu à peu dénationalisé. La connaissance du portugais lui était d'abord imposée par une nécessité professionnelle. Il en vint à l'aimer pour lui-même. Et la générosité de D. Pedro II, qui le recommanda aux religieux d'Alcobaça et lui ménagea le loisir indispensable pour achever son oeuvre, finit par l'attacher, définitivement cette fois, à sa patrie d'adoption⁽¹⁾.

Une mention doit être réservée, dans cette revue sommaire des relations intellectuelles, aux voyages en Portugal écrits par les Français. Le sujet, entièrement inconnu, est plus vaste qu'il n'y paraît. Il y faudrait tout un livre. Sur le genre et ses défauts, on a tout dit. Vos voisins d'Espagne lui vouent, depuis Théophile Gautier, une antipathie insurmontable. Oliveira Martins et Rebello da Silva, plus clairvoyants, ne considéreraient pas cependant qu'il fût entièrement négligeable. On sait le parti qu'ils ont tiré l'un et l'autre, pour l'histoire ou le roman, des impressions de l'excentrique Beckford. L'imprévu, à vrai dire, ne manque pas chez nos voyageurs. Il en est qui ressemblent singulièrement à des héros d'aventure, comme ce Balthasar de Monconys qui, dépouillé en 1645 par un corsaire dunkerquois, se vit, dans une première traversée, jeté sur la côte d'Espagne avec des compagnons revêtus de loques sordides, les uns sans chapeaux, les autres sans chausses et sans souliers. Mais ce précurseur des globe-trotters, qui devait parcourir l'Espagne, la Provence, l'Italie, l'Égypte, la Syrie, Constantinople, l'Anatolie

(1) Bluteau, *Vocabulario portuguez, Prologo*, Coimbra, 1712.

nous fournit au moins de piquantes révélations sur le goût des sciences à la cour de Lisbonne. Monconys pratiquait l'alchimie et l'astrologie judiciaire, mais il s'entendait aussi, et pour les mêmes raisons, aux mathématiques et à l'astronomie. Ses entretiens avec le prince Théodose nous permettent de mesurer la diffusion des idées galiléennes en 1646 :

«L'après dîné je fus avec M. Brunet à Alcantara trouver M. le Comte de Penaguian, qui me mena après saluer M. le Prince, qui me ravit, tant par la vivacité de son esprit que la solidité de son jugement à reconnaître les faibles raisons des adversaires de Galilée, qui fut la première chose qu'il me demanda. Il prévenait les réponses que je voulais lui dire contre les objections et S. A. m'en fit de très subtiles et judicieuses, tant pour que contre... Finalement j'admirai en lui sa gravité et sa générosité qui passe au delà de son âge, aussi bien que sa mémoire, tant pour les supputations des divers éloignements des globes célestes, pour les époques des cronologistes que pour les diverses opinions de l'âge du monde... Le 4 (juillet) je fus à Alcantara prendre congé : j'eus d'eux fois entretien avec le Prince, qui me lut toute sa théorie des planètes. Le roi vint être de la conférence, et la reine était à une porte, derrière la portière» (1).

C'est un curieux homme aussi que l'auteur des célèbres *Dialogues de M. le Baron de Lahontan et d'un sauvage de l'Amérique*, publiés en 1704 à Amsterdam. Dépouillé de sa baronnie après la ruine de son père, il semble avoir, dès cette date, voué une haine mortelle à la société hiérarchisée. Il anticipa sur les vues les plus hardies du *Contrat Social*. Médiocre soldat, il avait auparavant renié la patrie. Et c'est

(1) Consulter Foulcher-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, Paris, 1896 ; Farinelli, *Viajes por España y Portugal*, Madrid, 1920 ; *Les voyages de Balthasar de Monconys et l'histoire de la science*, par M. Charles Henry, Paris, 1887, p. 17 et 24.

chez les Hurons, ses compagnons d'aventure, qu'il découvre le type idéal de la société à venir, une sorte de communisme bolchevisant : «Ce sont des hommes chez qui le droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La nature ne connaît point de distinctions ni de prééminence dans la fabrique des individus d'une même espèce... Le pauvre, dénué de tout moyen pour vivre, a un droit naturel sur le superflu des riches». On pressent d'avance tout ce que peut renfermer d'extravagant la relation d'un homme qui s'est mis de lui même au ban de la société française. Il est piquant de voir cet explorateur du Canada, qui se vante d'avoir traversé les lacs et les fleuves, d'avoir vécu de racines et d'eau sous des tentes d'écorce, se plaindre ici, comme la plus renchérie des bourgeois, de la dureté des selles et du manque de confort des auberges. Mais son récit nous intéresse parce qu'on y voit poindre cette campagne de nos philosophes contre l'Inquisition, qui mène au *Candide* de Voltaire⁽¹⁾.

On a signalé, à vrai dire, une source plus directe et plus proche, c'est en 1753, le *Cosmopolite* de Fougeret de Montbron. L'auteur connaissait le Portugal. Il y a surtout remarqué le luxe des moines. Rien là qui doive nous étonner puisqu'il écrit après la mort de Jean V. On accordera que certaines de ses plaisanteries sur l'*amor freirático* ne manquent ni d'à propos ni d'actualité : «Figurez-vous seulement, fait-il dire à une dame de Lisbonne, le plaisir que vous auriez à vous confesser à des nonnes et vous concevrez d'abord le nôtre». La justice nous oblige toutefois à constater, sans que nous prétendions réhabiliter le Saint-Office, que le fameux chapitre dont Voltaire paraît s'inspirer pour sa description des *autos da fé*, ne concerne que Barcelone. Il faut

(1) *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un sauvage dans l'Amérique suivi des voyages du C. de L. en Portugal et en Danemarc*, Amsterdam, 1704, p. 116, 118, 123.

rendre à César ce qui est à César et restituer à l'inquisition espagnole toutes les atrocités que l'auteur de *Candide*, après une lecture un peu rapide du *Cosmopolite ou le citoyen du monde*, prête à l'inquisition portugaise ⁽¹⁾.

Tous les Français, d'ailleurs, n'étaient pas de l'avis de Fougeret. L'auteur anonyme de la *Description de la ville de Lisbonne en 1730* va jusqu'à prêter à cette même institution du Saint-Office des attentions toutes paternelles à l'égard de ses victimes privilégiées : « Elle nomme un curateur qui, par son puissant crédit, termine les procès, s'il y en a, infiniment plus vite que ne pourraient le faire les particuliers eux mêmes ; de manière que le prisonnier, sortant au bout de quelque temps absous, il a la satisfaction de trouver toutes ses affaires liquidées et de posséder, par ces moyens, plus de biens qu'il n'en avait avant son emprisonnement ». Simple galéjade ! L'auteur est du midi. Il le prouve encore en nous racontant qu'une dame portugaise, mariée à un commerçant français, a la vue si perçante qu'elle traverse le corps humain, pénètre la terre et découvre les sources, sans l'aide de la baguette, à 30 ou 40 brasses de profondeur. Son témoignage, toutefois, mérite souvent d'être pris en considération. L'auteur nous apparaît, en général, comme un observateur bien renseigné, d'un naturel courtois. Il a dû fréquenter le monde de la cour. Il est assez curieux pour chercher à se rendre compte des usages qui ne concordent pas avec nos habitudes. Si les auberges sont rares à Lisbonne, fait-il observer justement, c'est parce que les gens qui y vont pour leurs affaires logent chez leurs amis ou louent des appartements. On sent chez lui, malgré d'inévitables écarts de jugement, un sincère désir d'être équitable. Il rend hommage à la fermeté du roi

(1) Fougeret de Montbron, *Le cosmopolite ou le citoyen du monde*, pondres, 1753, p. 151, 152.

Jean V quand celui-ci réprime les abus. Il vante son courage pendant l'épidémie de peste de 1723. Les Portugais sont, d'après lui, «fort discrets, fidèles amis, généreux, charitables envers leurs parents et sobres dans leur manger». Cette relation représente, pour la période qui va de 1723 à 1730, une enquête minutieuse et détaillée sur la cour, les institutions, la marine, les colonies. Certes l'auteur ne fait pas abstraction de sa nationalité. Il essaie de lutter contre l'influence grandissante de l'Angleterre. Il proteste, au nom de la sociabilité française, contre la vie trop renfermée à son gré de l'aristocratie portugaise. Mais il sait voir et sait peindre. On lui doit une description originale des cérémonies du culte. Il nous fait voir, comme Garrett, les prêtres dansant et chantant devant l'autel de São Gonçalo. Il nous parle aussi, détail qu'il serait facile de vérifier pour l'Espagne, des cages que l'on accrochait dans les églises le jour de l'Ascension: «très proprement ornées de fleurs et de rubans, de manière que ces oiseaux, animés par le chant des prêtres, ne discontinuent pas leur ramage et forment un concert et un spectacle assez nouveau pour les étrangers». Il décrit la grande cape noire, recouvrant tous les habillements, que les dames portaient pour se rendre aux offices et qui n'arrivait pas, malgré l'intransigeance de la mode, à cacher la vraie beauté. On lui saura gré surtout, le mérite est rare chez un homme de cour à cette époque, de s'intéresser aux spectacles de la rue, d'entrer dans les boucheries, où siège en permanence un officier du roi, dont le rôle est d'empêcher le désordre et de rendre justice, sur le champ, à ceux qui auraient été lésés. Enfin un historien des mœurs apprécierait cette amusante description du costume des *varinas*: «Au reste les poissardes, qui y sont aussi mal embouchées qu'ailleurs, s'y distinguent par leur propreté et leurs riches parures, consistant en bracelets d'or qu'elles portent au bras et au col, en bagues, croix et pendants d'oreille de même métal. En sorte

qu'on en voit qui ont jusqu'à un marc d'or sur elles en bijoux» (1).

Cette justesse dans l'observation des coutumes, cette modération dans les jugements, nous souhaiterions de les retrouver partout. Malheureusement Pombal compte chez nous des partisans fanatiques. Et dans leur désir d'écraser ou de ridiculiser ses adversaires, ils s'en prennent, le plus souvent, à des corps entiers. Les moines et les prêtres sont en général traités le plus cavalièrement du monde. On pardonne, à vrai dire, au Saint-Office, parce qu'il devient, entre les mains du ministre de Joseph I^{er}, un ressort du gouvernement: «L'inquisition, écrit Dumouriez en 1775, est extrêmement modérée en Portugal; elle est plutôt un tribunal de police conduit par le gouvernement, la politique et la puissance ministérielle qu'une chambre ardente telle qu'elle a été autrefois» (2). L'auteur avait d'ailleurs assisté à l'*auto-da-fé* de 1766. Mais chaque relation de voyage comporte, désormais, un certain nombre de développements prévus. On y attend, invariablement, une description du tremblement de terre, un réquisitoire contre les Jésuites, une satire de la noblesse. Le modèle de ces apologies transformées en machines de guerre a été donné par Cormatin-Dezoteux dans le récit faussement attribué au ci-devant duc du Châtelet. Les attaques contre la société constituée y sont tellement violentes que Bourgoing, un autre voyageur, s'est cru obligé, en le rééditant, de protester contre mainte assertion. On dirait que l'auteur veut sacrifier le Portugal entier à la gloire de son idole. Tout lui est bon, jusqu'aux potins les plus venimeux. Et nous ne serions pas surpris que l'ouvrage, trop visiblement agressif, ait été écrit par ordre et sur commande.

(1) *Description de la ville de Lisbonne*, Amsterdam, 1730, p. 19, 21, 33, 40, 42, 46, 49, 95, etc.

(2) *État présent du Portugal en l'année 1766*, Lausanne, 1773, p. 192.

Cormatin-Dezoteux se vante d'avoir été rendre visite à Pombal dans sa retraite. La description qu'il donne du pays et de la maison correspond à la réalité. Il est plus difficile d'admettre que le grand homme, aigri, l'ait toléré pendant cinq jours dans son intimité. En tout cas les propos qu'on lui prête auraient été, après coup, savamment arrangés. Le livre est de ceux qui appellent une rectification. Nous y sentons percer trop de rancunes, de préjugés, nous y relevons trop de récriminations malveillantes des officiers allemands ou anglais⁽¹⁾. Constatons que l'esprit philosophique, également représenté par l'histoire tendancieuse de Raynal, s'est montré, en général, sévère pour les deux nations colonisatrices de la Péninsule.

Mais l'opinion des Français résidant à Lisbonne fournit une réponse aux déclamateurs. Carrère nous apprend en 1797 que la colonie ne manquait ni de crédit, ni de prestige. Quatre maisons passaient pour avoir 600.000 livres tournois de fortune. Elles faisaient le commerce des draperies, des rubans et de la quincaillerie. Toute la librairie était entre les mains des Français et tous les libraires étaient dauphinois. Autour de nos compatriotes venaient se grouper, dans leur factorerie, les Flamands, les Brabançons, les Liégeois, les Suisses : « Il y a plus de Français, dit Carrère, que de toutes les autres nations ensemble : tous les parfumeurs, la plupart des horlogers, beaucoup de perruquiers, plusieurs peintres, doreurs, orfèvres, metteurs en oeuvre sont français ; on en trouve encore parmi les relieurs, les serruriers les menuisiers et les autres artisans ». Ils se rendaient sympathiques par leur sociabilité, aimaient la bonne table, ce qui fait contraste, insinue l'auteur, avec la simplicité anglaise et la parcimonie italienne. Les étrangers se disputaient l'honneur d'être admis à leurs

(1) *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, Paris, an VI, p. 140.

réceptions: «Elles étaient autrefois très brillantes, ajoute le même Carrère; on se réunissait tous les jours de la semaine; chaque maison avait son jour; on y donnait des repas, des concerts, des bals, mais la révolution de France y a apporté des changements». Détail moins connu: les Français auraient également apprécié le luxe des maisons de campagne et contribué aux embellissements de Cintra. Un certain de Vismes aurait, vers cette date, revendu à l'Anglais Beckford, une propriété «remarquable par la collection de plantes et arbres exotiques». On croirait lire une description de la quinta de Monserrate⁽¹⁾. Mais le terrible Pina Manique allait jouer le rôle de trouble-fête en faisant procéder à l'arrestation des négociants Dubié, Gare, Carsenac, Mathevon. L'espionnage de la police, aggravé par un contrôle rigoureux exercé sur l'importation des livres, devait peu après décourager et finalement disperser cette société frivole en apparence, au sein de laquelle on se plaît cependant à rencontrer des hommes fort instruits et dont le nom paraît, aujourd'hui, inséparable de l'histoire de la littérature portugaise.

Le premier qui se présente à l'esprit d'un amateur de belles lettres est celui de Timothée Lécussan Verdier. Fils d'un commerçant français établi à Lisbonne et d'une portugaise, il se qualifie lui-même de *luso-francés*. Rôle difficile à tenir en ces temps troublés. Junot lui reprochera de prendre trop à coeur les intérêts de sa patrie d'adoption. Par contre, en 1808, on l'expulsera comme *afrancesado*. La vérité, c'est qu'il était de tendances libérales et qu'il voulut profiter de l'occupation étrangère pour doter son pays du régime représentatif. La constitution de Varsovie avait ses partisans même parmi les bons patriotes. Il donna du reste des preuves d'attachement sincère au Portugal en revenant

⁽¹⁾ *Tableau de Lisbonne en 1796 suivi de Lettres écrites de Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume*, Paris, 1797, an. VI p. 63, 72, 90.

mourir à Lisbonne après la confiscation de sa fabrique et la ruine de ses industries. Lécussan Verdier nous apparaît surtout comme un lettré à l'ancienne mode. Il avait une forte culture latine. Les classiques de l'antiquité lui étaient devenus si familiers qu'on lui attribua l'intention de traduire les *Lusiades* en vers grecs. On comprend qu'il se soit lié de sympathie avec Filinto Elysio et qu'il ait consenti, lui, homme timide et prudent, à le cacher dans sa maison. Les consécration officielles n'ont pas manqué à cet erudit-poète. Il fut membre de l'Académie des Sciences de Lisbonne et correspondant de l'Institut français. Personne mieux que lui n'était qualifié pour servir d'intermédiaire entre les deux littératures. On le voit successivement traduire en portugais l'ode de Raynouard sur Camões et donner à Paris une édition annotée de l'*Hyssope*. Mais comment déterminer jusqu'où va sa contribution aux études littéraires puisqu'il affectait, avec une modestie qui nous semble aujourd'hui malade, de ne jamais signer ses oeuvres? S'il est vrai qu'il ait rédigé en 1813 la préface du *Cancioneiro* du Collège des Nobles, édité en France par un Anglais, lord Stuart de Rothesay, il se serait ainsi posé, avant Garrett et Varnhagen, en champion du lyrisme national. Il marquerait, au même titre que son ami Filinto Elysio, mais sur un plan inférieur, la transition entre le classicisme et le romantisme. La critique, de nos jours, se plaît à considérer avec une attention particulière les périodes dites de transition. Elle s'attache à ces auteurs de notoriété restreinte qui sont comme les exposants de la culture d'une époque. Lécussan Verdier, placé au carrefour de plusieurs influences, mériterait les honneurs d'une monographie⁽¹⁾.

Et l'on ne pourrait guère séparer de lui son associé commercial Jacome Ratton. Ils avaient fondé et dirigé en-

(1) Voir Inocencio da Silva et la *Biographie universelle*.

semble des fabriques de chapeaux et des filatures. Egalement suspect de jacobinisme, Ratton connut l'exil en Angleterre après s'être fait naturaliser portugais. Justice à été rendue à l'auteur des *Recordações*, l'une des meilleures sources de l'histoire économique pour le XVIII^e siècle finissant. Un lettré du même groupe, Mathevon de Curnieu, qui avait un commerce de lingerie et de cotonnades et fut expulsé, comme fauteur de l'esprit révolutionnaire, par Pina Manique, passera à la postérité pour avoir soutenu et protégé Filinto Elysio même en exil (1). Nous savons par l'auteur du *Tableau de Lisbonne en 1796* que l'homme était sympathique. En effet Carrère le dit «estimable, recommandable surtout par les bienfaits qu'il répandait sur les infortunés, notamment sur les émigrés français». Mais quand on apprend que sa fille éditait en 1816 ses poésies latines sous le titre de *Lyrici lusos*, on est tenté de le considérer comme un humaniste du XVI^e siècle égaré en pleine période révolutionnaire.

Il serait injuste de prétendre que les guerres de l'empire, en provoquant un réveil du sentiment national, ont définitivement compromis cette confraternité littéraire. Nous trouvons, en réalité, des Français associés à toutes les causes. On en voit parmi les défenseurs de l'ancien régime. Si le comte de Novion réorganise la police de Lisbonne, c'est avec la ferme intention d'en exclure les jacobins. Par contre Broussonnet, pourchassé comme girondin par la Convention, parvient à se réfugier, grâce au duc de Lafões, dans la bibliothèque même de l'Académie des Sciences et compromet ainsi Corrêa da Serra qui se voit obligé, à son tour, de fuir les persécutions. Junot, quelque années plus tard, comptera au nombre de ses collaborateurs Geoffroy Saint-Hilaire qui, jouant un rôle pacificateur, prendra la défense de Brotero, et Millié, ancien professeur d'humanités au collège de Juilly,

(1) Filinto, *Obras*. t. V, p. 368.

chargé en Portugal du contrôle des contributions indirectes, à qui nous devons la première traduction consciencieuse des *Lusiades*. Garay de Montglave, après avoir pris du service dans l'armée de D. Pedro, viendra en 1819 se mêler au mouvement constitutionnel. Rentré en France avec le grade d'officier supérieur, il y commencera une propagande en faveur de la poésie brésilienne. Si l'on cherche à caractériser le rôle de tous ces Français qui, au hasard des guerres et des révolutions, ont séjourné en Portugal, deux traits, si l'on excepte les premiers émigrés, les font reconnaître : une haine du despotisme qui vient de l'Encyclopédie et mène à la révolution de 1820, une culture classique dont la tradition commençait à se perdre chez nous, et que Filinto, leur ami et leur conseiller, s'efforce, à Paris, de remettre en honneur. Par là s'explique la vogue dont la littérature portugaise allait jouir sous le premier empire et le dédain où les romantiques, sauf Lamartine qui lisait Camões dans le texte, affecteront, par réaction contre les pseudo-classiques, de la tenir. Tous ceux qui chez nous s'en constituaient les défenseurs étaient plus ou moins suspects, après Sané, de modérantisme littéraire, à commencer par Ferdinand Denis qui persiste à cultiver, même quand il imite Chateaubriand, une phraséologie à la Fontanes. Ajoutons que les émigrés portugais avaient tous pris, de 1823 à 1830, le chemin de l'Angleterre et que l'école de Hugo manifestait, vers cette date, une admiration exclusive pour l'Espagne.

Il y eut deux tentatives, cependant, pour maintenir le contact. Deux périodiques, l'*Abeille* en 1836, la *Revue lusitanienne* en 1852, essayèrent, quoique timidement, de renouer une tradition jadis féconde. Leur existence, par malheur, fut éphémère. La première est associée à la réputation naissante de cette Pauline de Flaugergues dont M. de Campos Ferreira Lima vous disait, récemment, les illusions et les faiblesses. Pauline se rattache, comme les amis de Filinto,

au goût suranné d'un genre en déclin. Elle avait bien remporté la violette d'or aux Jeux floraux de Toulouse. Mais l'illustre société qui se réclame de Clémence Isaure, tout en couronnant Victor Hugo à ses débuts, n'en passait pas moins pour retardataire. Pauline, de bonne foi, en restait au moyen-âge des ménestrels et des troubadours. Elle inclinait, par nature, vers ce genre fade et moralisant qui pouvait d'ailleurs la recommander, comme éducatrice, à l'attention des familles princières. Mais il était difficile, en lisant les *Entretiens sur les beautés de la nature* ou *la grandeur et la bonté de Dieu manifestées dans ses oeuvres*, de pressentir la vocation d'une poétesse romantique. En réalité, les pièces qui lui ont été inspirées par un séjour de quatre ans en Portugal et qu'elle a réunies sous un titre alléchant, *Au bord du Tage*, prolongent, artificiellement, un passé en discrédit plutôt qu'elles ne préparent l'avenir. On y goûte seulement, comme dans la *Pauvre fille* de Soumet, une harmonie langoureuse dont la sonorité paraît bien grêle auprès des fanfares claironnantes des Jeunes-France :

Il est doux pour un coeur que tout froisse et délaisse
De s'écouter lui même au sein calme des nuits ;
D'entendre cette voix qui nous flatte sans cesse
Et dont l'accent magique endort tous les ennuis.
Cette voix, c'est la tienne, ô céleste espérance !
Ange à l'aile brillante, aux yeux toujours sereins !
Souris-moi comme aux jours de mon heureuse enfance
Et console mon âme injuste en ses chagrins.

Il serait du reste bien imprudent de juger de la sensibilité des poètes par leur style. Pauline, à défaut de la rhétorique passionnée, avait l'âme romantique. Elle le prouva bien quand elle s'éprit, vers la quarantaine, du célèbre Henri de Latouche. Liaison traversée par bien des orages, empoisonnée par bien des humiliations ! Elle voulut reposer dans la tombe de son persécuteur, en qui elle avait cherché, in-

trépidement, l'illusion de l'amour. Etrange fidélité au souvenir, que rien ne put troubler, pas même le bombardement en 1871, et qui inquiétait George Sand, pourtant indulgente aux aberrations d'autrui : « Pendant longtemps on l'a crue folle, et puis l'on s'est aperçu qu'elle était aussi sensée, aimable, intelligente et bonne que par le passé ». Plus que la violette de Clémence Isaure, elle a mérité la palme de grande amoureuse.

Il semble que son principal titre de gloire soit, aujourd'hui, d'avoir servi d'intermédiaire entre la France et le Portugal. Entre elle et Garrett, il y eut sinon flirt, au moins échange intellectuel de politesses. Ils se rendirent le mutuel service de traduire chacun une pièce de l'autre. Faut-il croire, avec Gomes de Amorim, que Garrett se soit laissé, le premier, attirer vers cette fille romanesque au profil anguleux dont on remarquait, dans les salons de la haute société, les tire-bouchons à l'anglaise et la distinction mélancolique ? Elle savait, elle même, tout le prix d'une démarche utile à sa réputation. Elle déploya, pour conquérir la sympathie de Castilho et de sa femme, une ingéniosité où l'on reconnaît la lectrice d'*Amor e Melancolia*. Il nous paraît difficile, à distance, de deviner ce qui se cachait d'ambition ou de candide ingénuité dans cette âme où la passion sommeillait encore. Certains, par anticipation, l'ont considérée comme le type de la femme intellectuelle et émancipée, missionnaire, avant la lettre, d'un féminisme perturbateur. Il nous suffit, pour qu'elle ait droit à notre sympathie et à notre reconnaissance, de rappeler que plusieurs poètes portugais l'ont traduite et que l'*Abeille*, revue littéraire et artistique, a pu réunir, de 1836 à 1842, un public d'abonnés bilingues ⁽¹⁾.

La *Revue Lusitanienne* qui tenta, en 1852, de la rem-

(1) H. de Campos Ferreira Lima, *Uma poetisa francesa em Portugal* Pauline de Flaugergues, Coimbra, 1923, p. 13, 48, 52, 131 etc.

placer, ne dura qu'un an. Le troisième volume annoncé ne parut pas. Nous ignorons quelles circonstances avaient conduit Ortaire Fournier à publier en 1841, en collaboration avec Dessaulles, une traduction des *Lusiades* qui serre le texte de plus près que les précédentes. Elle possède en outre ce mérite exceptionnel d'être accompagnée d'une étude de Ferdinand Denis sur Camões et suivie d'une traduction, par le même auteur, d'un choix de l'oeuvre lyrique. C'est probablement ce travail d'une parfaite tenue littéraire qui valut à Ortaire Fournier d'être, en 1838, nommé chancelier de la Légation de France. Il faut croire que ses convictions politiques n'y avaient pas nui. Car, protestant contre le coup d'état du 2 décembre, il se vit privé, du jour au lendemain, de ses fonctions. Le gouvernement lui interdit même l'accès du territoire français. La fondation de la *Revue lusitanienne* n'eut pas d'autre but que de lui assurer, provisoirement, des moyens d'existence. Nous devons nous féliciter de la dure contrainte qui l'obligeait, sans rien abdiquer de sa haine contre l'empire, à se faire homme de lettres. Elle nous a valu deux traductions très soignées, celle du *Naufrage de Sepúlveda* de Corte Real, celle de la *Nièce du Marquis de Garrett*.

Un seul nuage est venu obscurcir l'horizon littéraire franco-portugais, c'est l'affaire Rattazzi, en 1880. Il ne semble pas que notre amour-propre y soit engagé. De quel droit pourrions nous revendiquer comme compatriote cette fille d'un Anglais, mariée d'abord à un Allemand, puis à un Italien, puis à un Espagnol, qui aurait fait battre l'Europe entière, car ses maris se croyaient obligés, successivement, de tirer l'épée pour venger son honneur de femme de lettres? Essayons-nous, d'autre part, de ramener cette polémique retentissante aux simples proportions d'une querelle avec Camilo? Certain passage sur le Brésilien, la jeune fille qui se retire dans un couvent, le noble de province, et le roman-

tique amoureux et transparent, aurait suffi pour déchaîner la colère du fougueux polémiste. Mais un juge irrécusable, M^{me} Vaz de Carvalho, dont on connaît et l'esprit conciliant et la culture largement européenne, se crut obligée par dignité nationale, de relever le défi. Un seul contradicteur, dans une brochure imprimée à Porto sous le titre de *Reverso da medalha*, osa prétendre que «peu d'étrangers et même peu de Portugais ont exprimé des vérités aussi agréables sur le Portugal et particulièrement aussi flatteuses pour la ville de Porto» (1). S'il nous reste une condamnation à prononcer, ce ne sera pas celle de l'auteur, mais celle du genre. Bien des écrivains, quelques uns célèbres comme M^{me} Adam (Juliette Lambert), l'ont pratiqué depuis avec bienveillance. Mais le temps n'est plus où l'on prétendait faire tenir en un volume in-16° tout le présent et tout l'avenir du Portugal. Notre époque est celle de la division du travail. Nous croyons avec Fustel de Coulanges qu'il faut des années d'analyse pour une heure de synthèse. Nous ne désirons plus, après quelques mois ou quelques semaines de séjour, exprimer, en profonds psychologues de salon, des vérités définitives.

Cette revue des relations franco-portugaises nous apporte plus d'un encouragement. Il y a d'abord une vérité que les observateurs les moins clairvoyants ne laissent pas d'apercevoir, c'est qu'il existe, chez les représentants de nos deux patries, une remarquable aptitude à se comprendre : «La nation avec laquelle ils sympathisent le mieux est la française» (2), écrit Dumouriez. La raison en serait, d'après lui dans «la gâité, la vivacité, l'inconstance, et la tournure d'esprit de ces deux peuples, ce qui forme entre eux un rapport que

(1) *A Princesa Rattaçzi, o reverso da medalha a proposito do livro Portugal visto de relance*, Pôrto, 1880 — voir Antonio Cabral, *Camillo desconhecido*, Lisboa, 1918, p. 378.

(2) *État présent du Portugal en l'année 1766*, p. 168.

d'habiles politiques pourraient saisir et manier utilement». Et l'insupportable Cormatin-Dezoteux, qu'on est tenté de contredire à chaque page, déclare pourtant: «J'ai cru m'apercevoir à Lisbonne qu'on n'y voyait pas les Français d'un mauvais oeil. Les habitants nous considèrent comme intrépides: ils estiment notre militaire; d'ailleurs notre vivacité sympathise avec la leur» (1).

Un même idéal politique nous rapprochait à la fin du XVIII^e siècle. Nos libraires — ils étaient nombreux — ont été pour beaucoup dans la diffusion des idées révolutionnaires. Plus d'un Français, pour arracher une victime à l'Inquisition ou tenir en échec Pina Manique, s'est exposé lui même à perdre et son bien et sa liberté. De ces relations, que les guerres napoléoniennes allaient interrompre et que le libéralisme devait rétablir, naquit, sous deux formes différentes mais parfois combinées chez le même homme, une véritable collaboration politique et littéraire. Presque toutes les traductions d'un réel mérite sont l'oeuvre d'anciens membres de la colonie. C'est que, selon toute vraisemblance, les Portugais, sous une forme ou sous une autre, y avaient collaboré. Nous constatons, d'autre part, que certains Français, dès la seconde génération, étaient devenus les plus zélés défenseurs des gloires portugaises. On a vu que Lécussan Verdier s'intitulait, non sans fierté, *luso-francés*. Nous pourrions en dire autant du regretté M. Monteiro Aillaud, qu'on a toujours vu, ainsi que tous ses ascendants depuis le XVIII^e siècle, à la tête de toutes les oeuvres de propagande littéraire et patriotique.

Il est probable, que vous verrez surgir, dans un avenir très prochain, une nouvelle catégorie de Français, l'étudiant. Vous en avez déjà connu qui, depuis l'armistice, pour avoir accès dans vos bibliothèques et profiter de vos conseils, se transformaient en professeurs. L'un vient de faire

(1) *Voyage du ci-devant duc du Chatelet*, p. 69.

inscrire l'histoire portugaise au programme de l'Institut des hautes études marocaines de Rabat. Le second, spécialiste des questions erasmiennes, a déjà mérité l'honneur d'être imprimé à Coimbre. Un troisième se tourne vers les *cancioneiros*. L'Institut français en accueillera, en appellera d'autres. Vous aurez tout le loisir de les initier à la philologie, à l'histoire des grandes navigations, à l'histoire de l'art.

Et qui nous empêcherait d'organiser une enquête parallèle dans nos archives ? Celles de la Torre do Tombo n'ont pas livré nous leurs secrets. Celles de notre ministère des affaires étrangères commencent à s'ouvrir d'une façon plus libérale aux chercheurs. Les nôtres, autant qu'on peut le conjecturer, ne vous apporteront rien qui soit d'importance capitale pour la connaissance des grandes découvertes et du *xvi^e* siècle. A cette époque nous étions rivaux et vous nous précédiez. Mais nos agents, durant l'occupation espagnole, ont plus ou moins joué le rôle de conspirateurs. Le souci de préserver votre autonomie a provoqué dans l'entourage même de Turenne une sorte de croisade militaire. Puis vinrent les alliances entre les familles des deux aristocraties dont vos généalogistes retrouveraient la trace. L'histoire de l'église française, de l'hôpital français, du comptoir fondé à Lisbonne par Colbert, des artisans recrutés par Pombal, des industries fondées par Ratton, de la contrebande de livres sous Pina Manique, des revues portugaises éditées à Paris, des échanges entre les compagnies savantes, de la collaboration des spécialistes, particulièrement dans le domaine des sciences naturelles et de la médecine : autant de sujets neufs, presque intacts, dont nous pouvons seulement soupçonner l'importance par les grands répertoires bibliographiques ou les catalogues imprimés lors de la vente des collections particulières. Dans cette revue sommaire, et cependant trop touffue, des Français en Portugal succédant à celle des Portugais en France, nous croyons avoir démontré qu'il existe une tradition. A nous de

la perpétuer. Ce n'est faire tort ni à Bernardes Branco ni à Francisque Michel que d'affirmer qu'il nous reste à parcourir, sur leurs traces, une longue étape. Nous avons la ferme conviction que cette enquête peut ménager pour nos deux pays, après ces premiers chercheurs, d'agréables surprises et fonder, mieux que sur de transitoires effusions sentimentales, — sur un examen rigoureux, objectif, impartial, — une amitié qui remonte, on l'a vu, jusqu'au premier siècle de votre existence indépendante.

S. Le Gentil